

Faux-fuyant

François Martin

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, F. (2015). Faux-fuyant. *Moebius*, (147), 75–84.

FRANÇOIS MARTIN

Faux-fuyant

C'est au cours de sa petite enfance – et à la dure – que Maxime découvrit la toute-puissance de l'image. Court sur pattes, roux à s'en confesser, dodu comme un bagel et la peau du visage si tavelée qu'on eût dit une grille de mots croisés entreprise par un non-voyant, il avait tout pour se faire intimider. Sa génétique semblait même commander les *quolibets*. Les brutes de son école aussi, du reste, on les reconnaissait au premier coup d'œil : grands, les cheveux coupés en brosse, la tête émergeant tel un abcès de leurs épaules massives et une surabondance de dents larges comme des dominos se chamaillant en un rictus débile dans leur gueule de carnassier. La plupart de leurs victimes développaient graduellement une carapace, minces strates d'une résilience toute relative. Maxime avait préféré porter le masque, changer de rôle. Pour survivre, avait déduit le garçon au terme d'un énième passage à tabac, il était primordial de maîtriser l'image. De savoir la trafiquer au point d'en tirer sa propre vérité.

Pour museler Gauvin (la terreur de son quartier), la chance avait été de son côté. Il lui avait suffi de le croiser à sa sortie d'une activité parascolaire – en l'occurrence, un atelier d'initiation à la photographie. Par un heureux hasard, les frasques du jeune tortionnaire avaient alors obligé ce dernier à rester en retenue dans un local adjacent. Dans les remontrances chuchotées un brin trop fort par la mère de Gauvin venue quérir son rejeton, le rouquin saisit que son camarade de classe avait mouillé son lit, la nuit précédente. Les dés étaient jetés. Sous le couvercle de son pupitre, le lundi suivant, le petit cosaque trouva un portrait de lui arborant une culotte souillée. En lettres

ambrées, la légende disait : « Gare à ton cul trempé si tu m'écœures encore ! » Dès lors, ni Gauvin ni sa bande n'avait importuné Maxime.

Passé maître, depuis, dans l'art de modeler la perception de la masse, il se considérait parfois comme un illusionniste, un menteur professionnel : il était devenu photographe dans une agence de pub. Virtuose de l'éclairage, de la composition et de la retouche informatique, il excellait, par exemple, à vous convaincre que l'ingestion de ce yogourt aux probiotiques relevait de l'expérience spirituelle, que cette chanteuse pop méritait qu'on s'intéresse à elle, que ce quinquagénaire bedonnant n'était rien de moins qu'un lutin vous invitant à acheter un billet de loterie et que ce mannequin anorexique était en réalité une fée descendue du ciel pour vous rappeler de bien brosser vos dents. Quelle que soit la demande du client, Maxime savait livrer la marchandise : nul gazon synthétique n'était trop vert, nulle famille factice trop parfaite, nul concept trop idiot. De sa caméra, jour après jour, il mitraillait du faux et en faisait du vrai.

À l'ère des réseaux dits « sociaux », il estimait que seuls sa rémunération et les moyens techniques mis à sa disposition le distinguaient désormais de monsieur et madame Tout-le-monde. Son talent aussi, bien entendu. Qu'ils étaient risibles, tous leurs égoportraits de taupins au bronzage orangé et de nunuches avec la bouche en cul de poule agrémentés de citations creuses d'auteurs qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam ! À quel moment était-il devenu plus important d'exhiber son bonheur via son compte Facebook ou Instagram – aussi contrefait fût ce bonheur – que de le vivre pleinement ? T'as le cancer, t'es fauché, ta blonde t'a laissé... qu'importe ? Regarde un peu : t'as mangé des sushis le 23 mars, t'as nagé avec les dauphins en République dominicaine et soixante-treize personnes ont cliqué « j'aime » sur cette photo de tes orteils sur une plage de Cuba ! *You are what you share*. Désabusé, Maxime s'imaginait un columbarium du futur où, plutôt que de conserver ses cendres, on entreposerait son historique de navigation sur une clé USB ou dans un quelconque nuage.

Il en était à ces sombres cogitations lorsque Cynthia le fit sursauter. Penché sur une table rétroéclairée, une loupe d'horloger posée sur son œil droit, il évaluait les dernières épreuves pour la campagne des rasoirs Millette. Sans plus de considération pour la minutie qu'exigeait sa tâche, elle passa un bras autour de ses épaules et colla sa joue à la sienne en guise de salutations. Elle sentait bon les agrumes. Ou plutôt ce que son revitalisant s'efforçait d'imiter comme parfum.

— Toujours dans les poilus ?

Maxime opina d'un bref grognement. Sa collègue pouffa et alla se servir un café. Il déposa sa loupe, éteignit la table et se tourna vers elle.

— C'est de la merde, trancha-t-elle avec une moue moqueuse.

On pouvait reprocher à Cynthia bien des choses, songea Maxime, mais elle possédait le mérite, rarissime de nos jours, d'être authentique. Il esquissa un sourire à la vue de ses larges lunettes qu'avait complètement embuées la chaleur de son espresso.

— Évidemment, répondit-il enfin, mais c'est la seule proposition sur laquelle leur P.D.G. n'a pas levé le nez.

C'est à Sylvain que revenait la trouvaille des mythes et des contes de fées. Aussi ne se gênait-il pas pour le rappeler. Qui de mieux, pour symboliser la nouvelle gamme de rasoirs Millette, que Barbe-Bleue entouré de ses épouses concupiscentes et n'affichant qu'une barbiche finement taillée, Rapunzel transformée en punkette à la haute crête blonde ou Samson et son crâne lisse posé sur les genoux d'une Dalila triomphante ? Maxime travaillait à la dernière planche de ce projet débile qui avait tenu occupée la moitié de l'agence pendant plus d'un trimestre. On y verrait sous peu un loup-garou au pelage soigneusement gominé, la moitié droite du corps complètement glabre. La bête légendaire tiendrait son rasoir avec ostentation sous les yeux d'un Chaperon rouge de dix-neuf ans manifestement émoustillé. Lors du *brainstorming*, Maxime s'était bien gardé d'objecter que rien, dans le conte de Perrault, ne laisse entendre que l'antagoniste est un loup-garou, un animal anthropomorphe. Qui diable l'aurait écouté ? Et Barbe-Bleue avait assassiné ses compagnes – était-ce une

si bonne idée d'adjoindre ce personnage sanguinaire à un objet tranchant ?

Les deux mannequins avaient quitté l'agence quelques heures plus tôt, au grand soulagement du photographe que les caprices du Chaperon étaient bien près de faire feuler. Quant au loup (garou ou non), Maxime avait éprouvé une vive satisfaction à l'entendre geindre de douleur alors que les maquilleuses lui retiraient les nombreuses prothèses velues préalablement scotchées à sa peau d'éphèbe.

Heureusement, le pire était fait. Il ne lui restait plus maintenant qu'à produire l'arrière-plan : « une forêt d'arbres dénudés jetant des ombres menaçantes sur la neige immaculée que fait scintiller une gigantesque pleine lune », dit Sylvain. Maxime aurait pu tout produire en studio, évidemment, mais il éprouvait une urgence de sortir, d'aller prendre l'air. À la longue, tous ces artifices commençaient à le dégoûter de son travail. Il lui fallait – comment disait son grand-père, déjà ? – *s'esbigner*, voilà. Un peu de vrai dans cette réclame ne ferait de mal à personne. Il connaissait l'endroit parfait : les rives de la Bostonnais, en Mauricie, où son oncle Guy avait déjà possédé un chalet. Et puis la lune serait pleine, ce soir. Autant en profiter. En quittant le bureau sur-le-champ, il serait là dans un peu moins de trois heures.

Il exposa son projet à Cynthia, s'efforçant d'y mettre un tant soit peu d'enthousiasme. Cette histoire de rasoirs l'avait laissé un brin morose – de mauvais poil ! – et il espérait qu'elle accepte de l'accompagner, convaincu que sa bonne humeur inébranlable, son excentricité contagieuse et cette sensualité à peine dérobée par ses affreux pulls de laine et ses pantalons de travail élimés suffiraient à lui faire oublier ses menus mais non moins nombreux tracasseries. Elle lui répondit qu'elle avait « un empêchement ». Elle allait continuer mais hésita, puis crut préférable de se taire. Que lui cachait-elle donc ? Il haussa un sourcil et attendit des détails qui ne vinrent jamais.

— C'est correct ! fit-il enfin avec un triste sourire. Pas besoin d'inventer une histoire...

À sa grande surprise, elle s'approcha alors de lui, plaça ses mains derrière son cou et l'embrassa vite fait sur la bouche. C'était un geste anodin, une espèce de pause,

comme un point-virgule dans une phrase obscure, mais il ne put s'empêcher de percevoir de la pitié dans ce témoignage d'affection, ce qui l'agaça.

— C'est toi qui devrais arrêter de te mentir, Max. T'es malheureux, ici. Tu penses continuer longtemps à photographier des pots de margarine et des ordinateurs portables? À trop t'emmitoufler dans ces niaiseries, tu vas finir par y croire. Ta place est sur les murs d'une galerie, pas sur la façade d'un abribus. Secoue-toi un peu!

Incapable de rétorquer quoi que ce fût d'intelligent et de suffisamment caustique, il quitta le bureau, indolent, et descendit jusqu'à sa voiture.

Englué dans ses pensées et à peine conscient d'avoir conduit jusque-là, il atteignit vers 19 h 45 la petite route de terre qui le mènerait au chalet ayant déjà appartenu à son oncle. La lune était quelque peu voilée lorsqu'il descendit de sa vieille Saab, mais il avait tout son temps. Avec un peu de chance, ce nuage se dissiperait au même rythme que ses idées noires. Il retrouva sans trop de difficultés l'endroit qu'il s'était figuré parfait pour sa photo: cette petite clairière, à quelques centaines de mètres du chalet, tout près d'un plateau rocheux surplombant la rivière. Il avait neigé tout l'après-midi et c'est avec joie que Maxime découvrit le manteau blanc à ses pieds dépourvu de toute trace d'animaux ou de motoneige. Les yeux rivés sur la pleine lune, il s'assit sur un rocher et entreprit de manger le pita au jambon acheté dans une station-service au moment de quitter la ville. L'adhérence du cellophane et le souvenir des paroles de Cynthia le firent fulminer. Pour qui se prenait-elle, celle-là? Une jeune Mère Teresa de la réorientation de carrière? N'empêche qu'elle avait raison: il en était venu à détester ce job et employait maintenant toutes ses énergies à ne pas le laisser disparaître. Avec bien peu de succès, apparemment.

Une fois ses photos prises, il regagna sa voiture et remonta lentement vers la route principale. Au bout d'une centaine de mètres sur le cahoteux chemin de terre, la conduite se fit de plus en plus laborieuse. Jugeant que les seules intempéries ne pouvaient être en cause, il s'immobilisa, laissa tourner le moteur et sortit jeter un œil. C'était bien ce qu'il craignait: le pneu avant droit était crevé. Il

regarda sous la banquette arrière, où devait se trouver le pneu de secours, et n'en trouva aucun. Bon sang! C'était la dernière fois qu'il achetait un tacot d'un particulier! Abattu, il allait appeler une dépanneuse lorsqu'il constata, en tâtant les poches de son manteau, qu'il avait laissé son téléphone cellulaire à l'agence. Il coupa le contact, ferma rageusement la portière et se résolut à revenir sur ses pas. En longeant la Bostonnais, il trouverait bien un autre chalet ou un foyer où l'on accepterait de lui prêter main-forte.

Après vingt minutes de marche sous une neige drue, il aperçut une petite habitation en rondins dont les stores étaient ouverts mais l'éclairage éteint. Il allait continuer sa route lorsqu'il vit se déplacer une silhouette à l'intérieur. De récentes traces de pas menaient bien jusqu'au porche, mais l'absence de lumière ou d'un quelconque véhicule dans l'allée continua de le faire douter. Se donnant un air affable, il frappa malgré tout à la porte et attendit qu'on vienne lui ouvrir.

D'assez forte corpulence, l'homme avait bizarrement le regard effarouché d'un faon traversant l'autoroute. En outre, son manteau matelassé rouge vin était trop serré et lui donnait l'air d'un jambon ficelé, ce que s'abstint de lui signaler Maxime.

— Bonsoir, monsieur! Je suis vraiment désolé de vous déranger à une heure aussi tardive, mais j'ai fait une crevaison à quelques mètres d'ici et je n'ai plus de pneu de secours. Auriez-vous la gentillesse de me laisser utiliser votre téléphone pour appeler une dépanneuse?

Le porc frais le toisa des pieds à la tête, puis ouvrit un peu plus grand le battant qui geignit sur ses gonds.

— Rentre.

— Merci mille fois!

Il lui indiqua la cuisine d'un geste vague et se rendit jusqu'au poêle, où il alluma une petite lampe.

— Je peux aussi emprunter votre bottin?

Un brin agacé, le colosse s'avança jusqu'au buffet sur lequel trônait le téléphone, en ouvrit les deux portes sans trop de ménagement et farfouilla à la recherche du précieux annuaire, qu'il tendit au photographe. Dans cette

si faible lumière, Maxime eut bien du mal à repérer le numéro. Le combiné sur l'épaule, il chercha du regard un autre interrupteur et réalisa que son singulier Samaritain avait déjà quitté la pièce. Son appel terminé, il le retrouva au salon, où régnait la même obscurité. Calé dans un sofa, l'homme avait toujours son manteau sur le dos. Il tenait sur ses genoux une poche de hockey informe. Sa jambe droite sautillait frénétiquement, signe incontestable d'une patience un peu trop éprouvée.

— Je vois que vous vous apprêtez à quitter, en plus. Je suis sincèrement désolé. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, la remorqueuse devrait être ici d'une minute à l'autre.

Aucune réponse. On n'entendait que le bourdonnement du réfrigérateur, le tic-tac d'une horloge et le bruit que produisait avec la même oppressante régularité le talon du bonhomme sur le plancher. Mieux valait aller attendre à l'extérieur. Mais auparavant...

— J'ai déjà abusé de votre bonté, mais est-ce que je pourrais aussi utiliser vos toilettes ?

D'un coup de tête, l'autre lui désigna le chemin à suivre. Décidément, ce n'était pas un grand bavard.

Dans le couloir, à son retour de la salle de bain, Maxime nota le cadre fixé au mur. Une photo de famille, somme toute assez réussie. Une fillette de cinq ou six ans, au sourire radieux en dépit de cette incisive en moins, y était assise entre une jolie blonde d'une trentaine d'années et un petit moustachu aux cheveux crépus. Il devait s'agir de la gamine du maître de céans et de ses parrain et marraine, ou quelque chose du même acabit. Il se dit sans trop y croire que la photographie pourrait leur servir de sujet de conversation en attendant la remorqueuse.

Or, il n'y avait plus personne au salon.

Aussi discrètement qu'il en était capable, Maxime fit le tour des quelques pièces toujours plongées dans l'obscurité et constata que l'homme s'était bel et bien volatilisé. Il revint à la cuisine, tout penaud. Une porte vitrée donnait sur la cour arrière. Lorsqu'il s'en approcha pour jeter un œil, quelque chose crissa sous ses pieds. Du verre. Un carreau de la porte était brisé, tout près de la poignée.

Une vive lumière inonda soudain la pièce. La remorqueuse arrivait. Faisant fi de toutes ces étrangetés, trop heureux qu'il était de pouvoir enfin quitter les lieux, Maxime sortit illico sur le balcon, où il fut stoppé net par deux voitures de police.

— *Freeze!* Mets tes mains sur ta tête et agenouille-toi sur la galerie!

Aveuglé par les phares, il s'exécuta.

— Vous faites erreur! haleta-t-il au jeune policier qui monta lui passer les menottes aux poignets. Je suis venu ici pour appeler une remorqueuse! Je suis photographe!

Les quelques agents qui se succédèrent devant lui dans la salle d'interrogatoire blafarde et exigüe mirent plus de trois heures à élucider tout ce brouillamini. Curieusement, Maxime était moins soucieux de prouver son innocence qu'il n'était enragé d'avoir été floué par le premier gredin venu. Lui, le Michel-Ange de l'artifice, n'avait pas su discerner l'aura de mensonge qu'exhalait ce fumier avec son sac de sport et son manteau-jambon. Aussi, il ne fut nullement étonné d'apprendre de la bouche du sergent Bisailon qu'un homme avait braqué un dépanneur, à quelques kilomètres de là. Des voisins disaient avoir vu un quidam abandonner une voiture en bordure de la 155. Les policiers l'avaient pisté jusqu'à la maison de rondins, où ils étaient plutôt tombés sur lui. Ce n'est que pendant qu'on l'interrogeait – épisode pour le moins surréaliste – que la police avait retrouvé sa vieille Saab, à l'endroit précis qu'il leur avait indiqué. Elle avait bien un pneu crevé et une remorqueuse était effectivement arrivée au domicile quelques minutes plus tard. Le suspect s'y était introduit par effraction dans l'espoir de pouvoir s'y terrer. Maxime l'avait pris sur le fait, voilà tout. Avant de reconnaître qu'il y avait eu erreur sur la personne et de lui offrir ses minces excuses, le sergent Bisailon souligna qu'il avait eu « beaucoup de chance, tout compte fait ». Mouais. C'était une façon de voir les choses.

En quittant le poste de police, fort avant dans la nuit, Maxime sourit en imaginant ce qu'aurait pu dévoiler sur lui un polygraphe. Peut-être même aurait-il réussi à le déjouer, comme ces espions russes dans les vieux films de

James Bond. Et puis, avait-il une gueule de cambrioleur? Était-ce là l'image qu'il projetait? Jamais il ne l'aurait admis, mais il était quelque peu froissé. Levant les yeux vers la pleine lune, il décida de ne pas rentrer au bureau le lundi suivant. Et tant pis s'il se faisait congédier. Mais peut-être était-il encore en train de se mentir.



Le mensonge, Félix Vallotton